

Ils reprirent leur marche,
Nouvel effroi du cheval, nouvel écart, nou-
veaux cadavres.

Ils avançaient.

Des morts de tous côtés !

— Nom de nom ! s'écria Sans-Nez.

— Je n'ai pas peur ; mais le cœur me bat
tout de même.

— Tous échaqués, les soldats de don Mata-
pan ! Il y a donc eu une rude bataille ?

— Il n'y a pas eu de bataille, dit le géant
qui avait examiné plusieurs corps.

— Je ne vois pas une blessure.

— Alors, qu'est-ce que ça veut dire ? fit le
Parisien.

— Je suis complètement dérouté.

— Mais qu'est-ce que je vois là-bas ?

— C'est le rocher où se trouve la source,
dit le géant.

— Deux hommes sont dessus, immobiles.

— Je reconnais don Matapan et Sable-
Avide.

— Morts aussi, probablement, dit Sans-Nez.

— Allons voir !

Ils reprirent leur marche et s'arrêtèrent à
dix pas de la fontaine.

Le Parisien fit quelques pas vers la fon-
taine.

— Arrêtez ! s'écria don Matapan.

— Ne buvez pas !

— L'eau est empoisonnée !

— Hein ? fit Sans-Nez en reculant vive-
ment.

Puis don Matapan, prenant la parole à son
tour, raconta en détail ce qui s'était passé.

Et Sable-Avide ne manqua pas de complé-
ter le récit de don Matapan en faisant re-
marquer qu'une troupe de cavaliers avait
quitté la fontaine à leur approche.

— Quelle était cette troupe ? demanda
Sans-Nez.

— La connaissez-vous ?

— Non, fit le gouverneur.

— Je ne m'en suis pas occupé.

— Je sais seulement qu'il y avait une tren-
taine de cavaliers.

— Je les ai vus s'éloignant dans cette direc-
tion.

Il indiqua l'est.

Il sembla que Tomaho attendit ce rensei-
gnement, car il s'éloigna aussitôt, à pas de
géant, du côté désigné.

— Mon frère a eu tort de ne pas montrer
plus de méfiance, dit-il gravement.

— Les trente cavaliers qu'il a vus sont des
pirates de la bande de John Huggs...

— Et la Couleuvre est avec eux ? s'écria
Sans-Nez.

Oui, fit le géant.

— Cet homme est un grand sorcier.

— Il possède des secrets terribles.

— On l'a vu tuer des hommes rien qu'en
les touchant.

— Pour cette fois, affirma le parisien, le
Cacique ne se trompe pas et n'exagère rien.

— La Couleuvre passe pour un empoison-
neur de première force.

— Il n'y a pas de temps à perdre ; il faut
retourner sur nos pas et prévenir le comte.

— Que mon frère monte à cheval et retour-
ne seul dit Tomaho.

— Je l'attendrai ici.

— La caravane n'est pas éloignée.

— Depuis longtemps déjà, j'entends le bruit
de sa marche.

Et explorant du regard l'horizon à l'ouest
le géant ajouta :

— J'aperçois l'avant garde là-bas.

— Quel œil et quelle oreille ! dit Sans-Nez
en se remettant en selle.

— A bientôt !

Il piqua des deux et s'éloigna au galop.

Un quart d'heure après, il était en pré-
sence de M. de Linecourt.

— Que se passe-t-il donc ? demanda celui-
ci, étonné de ce brusque retour du Parisien
et frappé surtout de son air sérieux.

— Il se passe des choses terribles, dit Sans-
Nez.

— Vous savez, l'armée de don Matapan, qui
a délivré le colonel et Grandmoreau ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Anéantie !

— Bêtes et gens, tout est mort, excepté don
Matapan, Sable-Avide et leurs femmes.

— Cette catastrophe est épouvantable, dit
le comte, mais elle nous sauve.

— Permettez ! objecta Sans-Nez ; le dan-
ger de mourir empoisonné est écarté, mais
nous avons la perspective de mourir de soif,
ce qui n'est pas absolument consolant.

— Nous touchons le but, reprit le comte.
Il n'y a pas à reculer. De nouveaux retards
pourraient détruire nos combinaisons. Mar-
chons !

Une approbation enthousiaste accueillit
cette énergique résolution.

Une demi-heure plus tard, la caravane
était en route.

Ce jour-là, la caravane doubla l'étape
qu'elle devait fournir.

Malgré la fatigue, malgré la soif qui tour-
mentait les hommes et les animaux, douze
lieues de prairie furent franchies.

Il s'agissait d'atteindre une seconde source
que plusieurs trappeurs connaissaient, et
dont ils avaient indiqué la situation.

On y arriva avant le coucher du soleil.

M. de Linecourt, qui avait formellement
défendu à qui que ce soit de boire un verre
d'eau sans son autorisation, vérifia lui-même
la qualité de l'eau de cette nouvelle fontaine.

Délivré enfin du danger de périr par la

soif la caravane reprit sa phisionomie accou-
tumée.

Pendant le reste du jour, l'activité régna
dans le camp.

On fit une ample provision d'eau répara
le désordre qui avait été la conséquence du
malaise, des souffrances et du décourage-
ment.

On se prépare à passer une bonne nuit
afin de se trouver dispos pour se mettre en
marche le lendemain matin.

Le lendemain matin, la caravane se remet-
tait en marche, contournant le lac déjà im-
mense formé par le puits artésien.

Pendant dix jours entiers, le convoi suivit
la direction de l'est.

On avançait rapidement sur le sol durci
d'une vaste plaine assez aride, mais où l'on
trouvait pourtant en quantité suffisante et
de place en place, le fourrage nécessaire aux
chevaux et mulets.

Aucun obstacle naturel à surmonter, au-
cun ennemi à combattre ; il sembla que l'on
avait triomphé de toutes les résistances, que
tout danger était écarté.

La Couleuvre lui-même avait disparu sans
doute, car on ne trouvait plus une seule sou-
rce empoisonnée.

Le dixième jour, l'étape fut longue.

Quand M. de Linecourt fit sonner la halte,
le soleil était déjà couché.

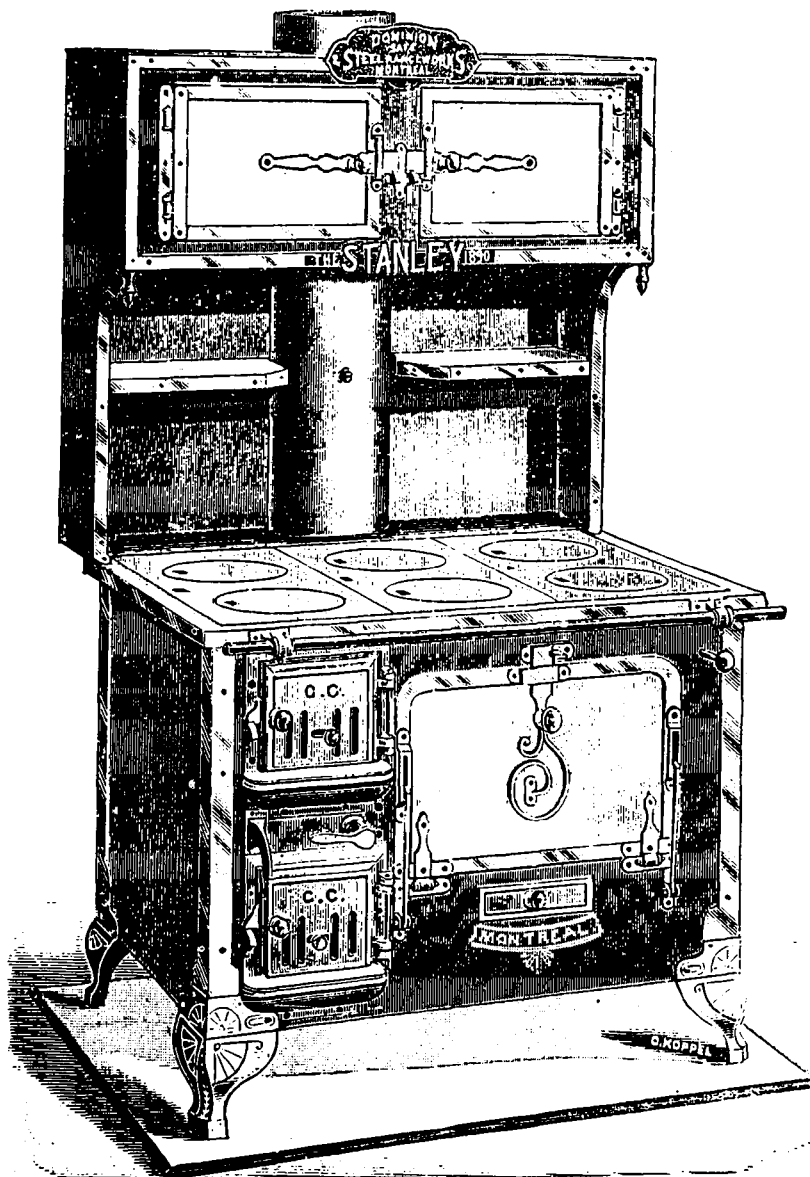
Le camp fut installé comme d'habitude, et
les wagons disposés comme si on avait à re-
douter une attaque nocturne.

Des nombreuses sentinelles furent placées
et les portes installées.

Ces précautions prises, chacun se trouva
libre de faire honneur au repas du soir.

Deux heures se sont écoulées.

(A suivre.)



GODE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Téléphone Fédéral 828.

Téléphone Bell 133.